

ROGER BRUNET

Le déchiffrement du Monde

Théorie et pratique de la géographie



Roger Brunet

LE DÉCHIFFREMENT DU MONDE

**Théorie et pratique
de la géographie**

Belin:

Cet ouvrage a été publié pour la première fois dans la collection «Mappemonde», dirigée par Roger Brunet et Rémy Knafou.

Avertissement :

Ce texte a été entièrement révisé et actualisé.

Couverture

Conception graphique : Rampazzo & Associés.

Iconographie : iStockphoto.com/pastorscott.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que «les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective article L. 122-5] il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris) l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Éditions Belin, 2001 pour la première édition

© Éditions Belin/Humensis, 2017

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

ISSN 2428-8667 ISBN 978-2-410-01195-1

AVANT-PROPOS

La géographie est une de ces sciences qu'il faudra
toujours perfectionner... Il est bien difficile,
en géographie comme en morale, de connaître
le monde sans sortir de chez soi.

Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie*, 6, 1771.

J'irai reconnaître les pays contemporains,
j'irai parcourir toute la géographie du globe,
et saluer courtoisement chaque ville,
grande et petite et ses travailleurs.

Walt Whitman, *Feuilles d'herbe*, 1855.

Le livre monde est fait pour qu'on tourne la feuille.

Victor Hugo, *La Légende des siècles*, 1883.

Quand change le Monde, il est besoin de
repères nouveaux. Jour après jour viennent sur la
scène des médias les lieux les plus lointains, dont
l'irruption intrigue. La dimension des informations
quotidiennes est devenue mondiale, le Monde fait
système. Le silence apparent des idéologies simples
en amplifie les échos. Ces bruits du globe précipitent
des recherches de sens, multiplient les questions

ontologiques, ouvrent des quêtes d'identité individuelle et collective à travers lieux, pays, régions, nations et autres communautés : là où la vague libéraliste prétend ouvrir, fermetures et retranchements se multiplient.

Pour et par tout cela, se diffusent toujours plus d'informations, de cartes, d'atlas ; et de notions de toutes sortes, qui se tiennent sur les cimes de la pensée, ou rampent dans les ornières de l'instinct et des préjugés, et parfois balancent des unes aux autres. Car connaître le Monde, les voisins, partenaires et concurrents, suppose en effet quelques règles, avec boussole et compas. La géographie, pour l'appeler par son nom, est sollicitée au moment même où des esprits légers proclament sa mort, après celle de l'histoire. C'est aussi qu'entre-temps elle est devenue une connaissance approfondie, ordonnée et raisonnée. Elle a cessé depuis longtemps d'être poussière de lieux et de toponymes, ou cosmogonie mystique. Elle change comme science tout autant que comme connaissance.

La géographie a ses temps forts et ses moments lents d'élaboration. Elle a ses formes originales de pensée, ses concepts et ses méthodes propres. Elle a ses emprunts, ses analogies fécondes ou trompeuses. Elle respire les airs d'époque, et participe aux débats des idées. Elle est faite tous les jours, par plus d'un chemin. Proclamer l'avènement d'une « nouvelle géographie » n'a jamais eu plus de sens que décréter sa crise, prophétiser son extinction ou son assumption. Elle est vivante, elle a gagné en diversité, elle a croisé ses voisines. Il en est résulté d'heureuses fertilisations, et des interrogations de plus en plus précises sur sa place et sur son apport dans la connaissance et l'échange scientifiques.

Dans le mouvement, il est nécessaire de temps à autre de faire le point, de coordonner les informations. Il m'a fallu tenter de construire et de représenter en un ensemble cohérent le monde de la géographie comme pratique scientifique. Cette construction avait été aidée et amendée par les débats et les relectures des auteurs de la *Géographie universelle*, auxquels j'exprime ici ma gratitude. La demande d'enseignants m'a amené à reprendre la plus grande partie de ma contribution au premier volume de la collection. La réflexion m'a conduit à y changer ce que le temps a pu modifier. Le choix d'une nouvelle forme, modeste et plus accessible, notamment aux étudiants, imposait de réduire l'illustration à l'essentiel.

Le géographe est ambitieux et modeste. Ambitieux, car il a pour champ de recherche l'ensemble du Monde. Modeste, car il sait que beaucoup d'autres spécialistes ont le même matériau, et qu'il doit donc mieux préciser quels sont son terrain, son angle d'attaque, son objet propre. Sa pratique et celle de ses voisins ont fait évoluer la division du travail scientifique : le géographe aujourd'hui cherche principalement à comprendre la différenciation et l'organisation de l'espace mondial en général, la singularité de chaque lieu ou ensemble de lieux en particulier.

La reconnaissance et la connaissance du géographe portent sur des lieux, des territoires ; mais inséparables des personnes qui y vivent, les produisent et les reproduisent en les changeant. Le Monde n'est pas la Terre. Il est vu ici comme œuvre humaine, sur un globe déjà là. Ses formes et ses divisions sont nées d'un long travail, du travail quotidien des sociétés : de la pratique. Il nous faut

chercher à comprendre ce double processus de différenciation et d'organisation qui modèle jour après jour l'espace des hommes sur le globe.

Le géographe, pas plus qu'un autre scientifique, ne peut s'en tenir à décrire des résultats. Il doit identifier ce qui est en cause, et qui crée l'espace de l'humanité. Les modalités et les règles de la production de l'espace sont infiniment complexes par leurs résultats et leurs applications quotidiennes, mais plutôt simples dans leurs principes. La complexité est un constat, non une explication. Or modalités et règles sont connaissables. Elles tiennent à quelques stratégies essentielles, soutenues par des structures fortes, et menées par des catégories d'acteurs peu nombreuses. Ces acteurs, très inégalement informés, adroits ou puissants, cherchent à exister. Ils œuvrent à travers leurs représentations : ils se font des idées de l'espace local et mondial et de ce qu'ils peuvent en faire. Ces images les guident. Elles comportent des stéréotypes, qui font les agrégations, et des intuitions originales, qui font les innovations.

C'est pourquoi j'ai choisi de commencer par la production de l'espace géographique, ses acteurs et leurs stratégies. Il ressort de leur pratique individuelle et collective un certain nombre de règles, et même de lois. Celles-ci guident l'élaboration et la reproduction de structures et de systèmes propres aux espaces géographiques. Leur jeu fait les lieux, les régions, les villes et d'autres espèces d'espaces. Il produit des formes, qui en retour les contraignent, et de toute façon les dévoilent quand on a appris à les lire. Tel est l'argument de ce qui se trame ici.

Cette recherche fait l'hypothèse que le travail scientifique est possible dans ce champ du savoir, qui m'a toujours paru exiger mieux que des

catalogues, des sentiments et des discours invérifiables sur quelque « âme » des lieux. Il inclut des représentations, il appelle à les dépasser. Car l'enjeu est de mieux connaître l'humanité à travers cette œuvre particulière qu'est l'espace géographique, et dans son unique habitat.

CHAPITRE PREMIER

ESPACES PRODUITS

Produit et dimension des sociétés humaines, l'espace géographique est tout ensemble habité, approprié, exploité, parcouru et géré. Chacun de ces cinq actes fondamentaux est, à sa manière, producteur d'espace, impose à l'espace des formes propres, et tire parti des formes de l'espace, en les remodelant. Les géographes étudient ces processus et ces formes. Leur vocabulaire tourne autour du lieu et de la localisation, de l'espace et du territoire, de la position et de la situation. Ils y emploient des mots familiers, mais leur attachent des sens forts, qui vont au-delà du sens commun et qui ouvrent la voie à des questions ontologiques fondamentales.

Les questions géographiques primordiales sont très simples : Où suis-je ? Qu'y a-t-il là ? Pourquoi ici ? Et pourquoi là est-ce comme ça ? Toute démarche géographique, par définition, implique un adverbe de lieu, un endroit sur le globe, une interrogation sur ce qu'est cet endroit, sur sa singularité, et donc sur son rapport aux autres. Tous ces petits mots essentiels, où, là, y, ici, ont une lointaine origine commune. Les étymologistes les font venir, par divers avatars, d'un très ancien *ko* qui fut un démonstratif : ce que l'on désigne, ce qui est là devant, le *ça-là*.

CE QUI A LIEU

Car *ça*, pour nous géographes, est *là* : quelque part, en un lieu. On n'échappe pas au lieu. C'est un point du globe, avec des attributs propres, que l'on peut décrire. Il est repérable, identifiable, définissable. Il est lui, il n'est pas ses voisins. Il est unique. Il est l'atome de l'espace géographique, et il n'existe pas deux lieux rigoureusement identiques. Ce qu'il contient, ce qu'est sa dimension réelle est affaire d'échelle, d'analyse, de perception et d'interprétation. La surface du globe est faite de la juxtaposition d'une multitude de lieux ; en théorie, d'une infinité, si l'on traverse toutes les échelles des fractales ; en pratique, d'une profusion, si l'on additionne les lieux *reconnus*, aux échelles humaines, c'est-à-dire *nommés*.

Pour les géographes, tout lieu a une *position* et une *situation*. La première exprime son emplacement sur le globe, mesuré par ses coordonnées : la longitude et la latitude, complétées s'il le faut par l'altitude. Deux lieux ne peuvent avoir les mêmes coordonnées, donc la même position. Définir une situation est plus complexe et moins rigoureux : car elle s'apprécie par rapport aux voisins et aux lieux en relation, même lointains. Son expression peut donc être des plus riches, et comporter une part de flou. Il existe pourtant des situations caractéristiques, et même des types de situations, qui s'analysent. C'est que, derrière les situations, sont des stratégies de localisation et des modalités de pressions de l'environnement.

La *localisation* n'est pas équivalente au lieu ; elle englobe le lieu et le lie aux autres, elle le *situe*. Il est des localisations caractéristiques : au pied d'une

montagne, le long d'un rivage ou d'une route, à une heure de la capitale; on peut alors parler de *lieux de lieux*, si l'on prend le premier «lieu» au sens qu'il a en géométrie: un ensemble de points placés de même façon. Localiser n'est pas seulement pointer sur le globe. C'est prévoir une différence, faire l'hypothèse qu'être ici, et non ailleurs, n'est pas «égal», mais a du sens, des implications. Les qualités du lieu sont supposées particulières, les voisins ne sont pas quelconques. Ce lieu n'est pas l'autre; en quoi, comment et pourquoi? En ce lieu singulier, vous, résidant ou voyageur, entrepreneur ou travailleur, vous ne serez pas comme en un autre: en quoi, et que s'ensuivra-t-il? Questions fondamentales pour la connaissance et pour l'action.

Qu'est-ce qui a produit ce lieu-ci, et que va-t-il s'y produire? Cette double question en appelle aussitôt une autre série, inverse et complémentaire: en quoi ce lieu est-il semblable à d'autres? À quels autres? S'il ressemble à d'autres, ce qui se passe ou s'est passé chez les autres nous éclaire-t-il? Que pouvons-nous en inférer? Nous aideront-ils à comprendre ce lieu-ci? La géographie comparée peut-elle fonder une recherche et une pédagogie?

Localiser a trois sens au moins. Le mot exprime à la fois un état de fait: «ceci est ici»; un acte fondateur: «je place ici»; un acte d'observation et d'exposition: «je dis que c'est ici». Localiser, en ce dernier sens, est le premier travail du géographe. Ce n'est ni une précaution inutile, ni une précision futile. Car localiser n'est pas seulement dire *où* c'est, mais déjà annoncer *en quel milieu, avec quoi*, dans quel tissu de relations, de voisinages et de déterminations.

Localiser est immédiatement relativiser. C'est appeler l'attention sur le fait que ce qui se passe ici

ne se passe pas nécessairement ailleurs, que cela pourrait se passer différemment ailleurs. Acte fondateur à son tour, et question nodale : car on a pu reprocher à des géographes de ne voir que l'unicité du lieu, oubliant les lois ou les régularités des phénomènes et même des localisations. À l'inverse, certains économistes et sociologues s'ingénient volontiers à *délocaliser* leurs observations, au vrai sens du mot, pour oublier ce qu'elles pourraient avoir de contingent, et tenter d'extrapoler au Monde entier des enquêtes même menues. Il nous paraît fécond, à nous géographes de raison, de saisir les localisations dans toutes leurs implications : en ce qu'elles ont à la fois d'unique, voire de singulier ; et en ce qu'elles partagent.

L'ESPACE ET LES ESPACES

Vivre c'est passer d'un espace à un autre,
en essayant le plus possible de ne pas se cogner.

Georges Perec, *Espèces d'espaces*, 1974.

L'activité humaine crée des espaces, et de l'espace. Le géographe étudie en particulier tel ou tel espace, déjà nommé, ou qu'il nomme. Il étudie aussi en général l'espace géographique, comme lieu d'élaboration et de conceptualisation des lois, régularités, tendances qui modèlent les espaces particuliers. La distinction est de même nature qu'entre la structure en général et une structure en particulier, le temps et un moment, long ou court. L'espace géographique est fait de l'ensemble des localisations. En son sens le plus concret et le plus général, il est l'espace du Monde, exactement l'espace terrestre. En son sens le plus abstrait, l'espace géographique est tissu et milieu de lieux.

Un espace géographique particulier est une portion de la surface terrestre définie par une étendue et par des attributs localisés en son sein. L'espace ainsi défini est considéré à la fois dans son ensemble, dans ses lieux, dans ses relations internes (entre les lieux et entre les attributs) et externes (avec le reste du Monde). Tout espace géographique particulier est donc une configuration, perçue à une échelle donnée par un ensemble de lieux repérés, distants les uns des autres, caractérisés par des attributs et associés par un système de relations sur une étendue déterminée. Ces relations peuvent être horizontales, définies par les communications et échanges entre lieux; ou verticales, définies par la communauté ou les similitudes des attributs des lieux.

Un espace géographique est un ensemble de lieux. Il en existe de toutes sortes : régions, contrées, provinces, pays, zones, aires, tombées, réseaux, etc. Certains se rangent sous des noms génériques, plus précis; c'est qu'on leur reconnaît un air de famille, c'est-à-dire une structure et sans doute un système communs : banlieue, piémont, oasis, vignoble, port. La plupart ont un nom propre, mais il arrive que le générique l'emporte sur le local, et le précède, le système comptant plus que le lieu : on dit la banlieue de Lyon, ou la banlieue de Turin; le piémont des Pyrénées, ou le Piémont tout court.

L'espace géographique en général n'est ni l'espace abstrait, homogène, isotrope, continu et infini des théories économiques, ni l'espace physique (dit naturel). Il est habité, parcouru, humanisé. Il est fait de l'ensemble des populations, de leurs œuvres, de leurs relations localisées, de leur milieu de vie, c'est-à-dire considérées dans leur étendue et dans leurs lieux. Il ne peut pas être confondu avec les

objets qui le peuplent : s'il les contient, il les place, les organise et les dépasse. Il naît avec le travail des sociétés, et ne finira qu'avec elles. Rien ne justifie qu'il soit confiné à un mode de production, encore moins à l'un de ses « stades ».

L'espace géographique ne saurait être réduit au visible : il contient l'ensemble des relations localisées et localisables, à la fois les rapports des lieux entre eux, et les rapports aux lieux qu'entretiennent les individus et les groupes. Quand on parle d'« espace urbain » ou d'« espace rural », on évoque certes des maisons, des voiries, des carrefours, des jardins, des centres commerciaux, des champs, des fermes, des forêts et des étangs ; et aussi des personnes, des classes sociales, des revenus, des comportements, électoraux ou autres : non seulement des objets matériels, mais tout un ensemble vivant. L'espace urbain n'est ni seulement l'étendue de la ville, ni seulement l'infrastructure et le bâti, mais la ville prise comme un ensemble (organisme, système, structure, c'est selon), et « vue », c'est-à-dire analysée et représentée, dans son étendue concrète, ses lieux et ses personnes.

L'espace géographique comme représentation se différencie d'autres construits similaires, à la fois par son extension et par son contenu. Les philosophes disputent interminablement de la catégorie d'espace, qui n'était pas définie chez les Grecs et qui n'avait pas le même sens pour Descartes, pour Locke et pour Kant. Les uns en avaient fait le vide, l'intervalle, ce qui sépare, ce qui « espace » les points d'intérêt ; d'autres y placent des ensembles de relations ou d'actions en œuvre dans des étendues, plus ou moins floues et plus ou moins abstraites. Or la plupart de ces représentations

sont dépourvues de lieux. Parfois, absolument: il n'est pas de lieux quand on parle d'«espace social», sauf par métaphore. Ce que l'espace géographique propose d'original, c'est à la fois la réalité des lieux différenciés, pris dans l'ensemble de leurs relations et de leurs interactions, et le jeu de lois propres à l'étendue, à l'espacement, à la distance, elles-mêmes relatives à la nature et à l'organisation des sociétés qui s'y déploient et qui le produisent. Cette représentation a ses conséquences, jusqu'au niveau de la théorie: elle implique en effet de voir l'espace géographique comme *produit, traversé par des champs de forces, constitutivement anisotrope, et même fondamentalement dissymétrique*.

LE TERRAIN ET LE TERRITOIRE

L'espace ne saurait être confondu avec le terrain, si abstrait qu'ait pu devenir ce mot. «Terrain» a le sens banal d'une étendue de terre, voire d'une parcelle, délimitée et définie par une superficie; ou d'une couche de terre, voire d'un sol, pris en épaisseur et définis par des qualités. Il a aussi un sens plus général et plus restreint à la fois, qui est en fait le lieu d'exercice d'une activité. L'homme politique ou le voyageur de commerce doit connaître son «terrain» pour le «labourer», le travailler et se l'approprier, ce qui dans les deux cas signifie en connaître assez bien les habitants pour les pouvoir séduire. Le militaire apprécie le «terrain» comme l'ensemble des accidents dont il faut se défier ou sur lesquels il y a lieu de s'appuyer ou de se repérer (Clausewitz, chap. XVII); la célèbre et défunte «carte d'état-major» était fondamentalement la carte des *accidents* du terrain, de ce qui *survient* sur le terrain,

mots d'étymologie homologue. Pour le géographe, «faire du terrain» ou «aller sur le terrain», c'est être au contact d'un réel à étudier. «Territoire» est un vieux mot ordinaire, qui tend à reprendre vigueur et signification. Il a un sens banal et un sens fort. Au premier, c'est seulement une portion quelconque de l'espace terrestre, en général délimitée: le Territoire de Belfort, les Territoires d'outre-mer. Au second, que la biologie animale a contribué à affermir, il contient une idée d'*appropriation*, d'appartenance ou, au minimum, d'usage. Il est l'espace dans lequel on vit, dont on vit, que l'on «marque» et pour lequel, même, on se battrait: il vous appartient et vous lui appartenez. E. Le Roy-Ladurie a évoqué «le territoire de l'historien», comme domaine de l'activité et prolongement de la personne.

Restreindre l'univers de recherche et de représentations de la géographie à l'idée de territoire serait une erreur: elle est trop restrictive, et parfois lourdement plombée. L'idée de territoire transforme en effet presque immédiatement le concept d'*appropriation* en un rapport de conflit. Elle a déjà alimenté les dérives de la sociobiologie et des géopolitiques originelles. Elle ferait croire que l'humanité ne serait qu'animalité. Elle soutient des discours d'hostilité, de fermeture et d'exclusion; elle tend à rejeter l'analyse attentive de l'objet géographique au profit du discours agressif. Le champ de la territorialité a une forte intersection avec celui de la géographie; mais ce n'est pas le même champ.

Les adjectifs associés sont d'ailleurs restés plus neutres que ce qui s'attache au substantif. De fait, «spatial», «territorial» et même «géographique» évoquent tous des idées de localisation et d'étendue, et sont synonymes dans la plupart des cas, même quand

on les sublime en évoquant des transcendances, ces «spatialités», «territorialités» et autres «géographicités» (cela se dit, parfois...) dont la profondeur n'excède pas toujours l'ornement de plume. Prenons-en notre parti: la dimension spatiale, la dimension territoriale et la dimension géographique sont une même et ordinaire dimension, pour évoquer des positions, des situations, des distances et des étendues.

LE PAS LE PLUS LÉGER

L'emploi généralisé de la catégorie d'*espace* en géographie comporte une volonté, une affirmation. Il a marqué un besoin de s'insérer dans l'ensemble des sciences sociales, et une ambition scientifique: fonder l'«analyse spatiale»; rompre avec la vision extérieure d'un milieu plus ou moins passif, support partiel de l'activité humaine. On a trop perçu l'action humaine, drame pré-écrit ou psychodrame improvisé, comme se déroulant sur une scène toute prête, pré-parée. Une scène que naturellement un Architecte extérieur aurait édifiée, et qui serait donc donnée, passive mais parfaite: celle de la Nature. Pour beaucoup, «la géographie» est le simple cadre «naturel» de l'activité humaine, éventuellement «déterminant», ou au moins contraignant. Aux uns il apparaît à peine usé ou égratigné par la répétition des vaines gesticulations de nos ancêtres, aux autres il se révèle menacé par les fureurs et les trépignements des acteurs présents. Les sociétés ne jouent pas un texte déjà écrit dans un décor imposé: elles travaillent quelque part, et ainsi créent, et recréent, jusqu'à leur propre milieu. C'est cela, leur «performance».

Prenons l'objet apparemment le plus «naturel», le moins recréé de main d'homme: le désert, la haute

montagne. Certes, il peut être perçu pour lui-même, par le géologue, par le minéralogiste, par le géomorphologue, par le photographe, le peintre ou le poète. Mais même alors il est médiatisé, représenté. Et, surtout, il se suffit, il n'est plus scène et décors d'acteurs absents, puisqu'il n'a plus de référent humain ou, mieux, social. La vision du géographe, qui réintroduit ce référent, ne peut isoler cet objet des représentations que s'en font ses familiers ou ses néophytes, ceux qui le hantent et ceux qui le vendent; des traces qu'ils y ont laissées; des pistes et des itinéraires qu'ils ont peu à peu éprouvés et mémorisés; des affaires qui s'y font; des drames qui s'y sont accrochés; des noms que l'on a donnés et redonnés aux points remarquables. Nature certes, mais recrée, et transfigurée par les frémissements et les bruissements, les fracas parfois, de l'action humaine et de la mémoire. Telle qu'en elle-même elle ne sera jamais plus, puisqu'elle est appropriée et, de la sorte, produite aussi, et constamment re-présentée.

Aucune société, aucun groupe social ne dure, et donc n'existe, sans mémoire, sans communication, sans règle, sans travail, sans un minimum de différenciation et d'organisation. Mémoire, communication, règle, travail, différenciation et organisation peuvent atteindre des niveaux de complexité extrêmes. Des sciences, dites sociales, les étudient. Ce qui ne semble pas toujours clairement perçu, c'est qu'aucune société, aucun groupe social n'existe davantage sans espace géographique – on dit, parfois, sans territoire. Toute société existe dans un espace qui lui préexiste et qu'elle transforme. Elle se l'approprie, elle y agit, elle y vit. Seule, ou avec d'autres: c'est affaire d'échelle, et d'intensité des différenciations, des ruptures et des échanges.

L'espace organisé est une dimension intrinsèque des sociétés, tout autant que leur produit.

Toute société, par le seul fait qu'elle existe, *produit*. Elle produit des quantités d'œuvres, qui sont conditions les unes des autres. Elle produit des biens, en consomme une partie, en investit, en conserve ou en dilapide une autre. Des outils, des apprentissages, des techniques et de l'information, qu'elle incorpore à sa culture; des croyances et des religions. Un langage, des idées, des rites et des mythes, des institutions et des lois. De l'histoire, qu'elle consigne oralement ou par écrit, qu'elle transforme en légendes et en mythes, et dont elle incorpore aussi les représentations et les interprétations à sa culture. Des enfants par la «re-production», et des personnes par l'éducation. Des relations sociales et, précisément, des rapports de production; des disparités et des clivages; des classes aussi, avec luttes et compromis.

Et elle produit de l'espace: de l'espace matériel, visible, tangible dans ses implantations, ses équipements, ses routes, ses paysages; de l'espace d'organisation, non directement visible, sauf à certains signes parfois, dans ses distributions, ses relations et ses structures. Œuvre humaine, l'espace géographique est donc produit, s'il n'est pas seulement un produit. Il est fait tous les jours, par de grandes et de petites actions, et parfois d'amples desseins concertés. Il est fruit de la pratique. Résultat largement involontaire, il n'est pourtant pas de ces sous-produits que l'on oublie et dont on se débarrasse: il est quotidiennement réincorporé à la pratique sociale, sur laquelle il pèse, et que parfois il contraint. L'espace est ainsi production sociale, et condition de la reproduction sociale. Son statut ne saurait être inférieur à celui des autres productions sociales: l'apprentissage,

la culture, le langage, les relations de travail, les représentations et les croyances, les institutions et les lois, l'histoire, les biens. Comme elles, il est une « mémoire » et un donné. Comme elles, il appelle et mérite sa science et son spécialiste. C'est la géographie et c'est le géographe.

Tous les jours, les individus et les sociétés humaines créent de l'espace, se servent de l'espace, laissent des traces dans l'espace. Ils plantent et ils implantent. Ils aménagent et ils déménagent. Ils investissent et ils abandonnent. Ils ouvrent, épuisent, ferment et rouvrent mines et carrières. Ils taillent, cousent, découpent, usent, améliorent et délaissent des parcelles à cultiver. Ils tracent et oublient des chemins. Ils barrent des vallées, ils équipent des ports. Ils font des villes, et ça et là les anéantissent. Ils essartent, écobuent et replantent des forêts. Ils ferment des frontières et dressent des murs; ou ils ouvrent, et laissent passer. Ils se rassemblent, se divisent, se déplacent. Ils magnifient et vénèrent des lieux, ils en maudissent d'autres. Ils salissent, et parfois nettoient. Ce ne sont pas les grands travaux qui font nécessairement les actions les plus fortes. Le pas le plus léger, s'il est répété, fait un indélébile sentier. Qui s'efface, s'il n'est plus parcouru.

La production de l'espace n'est nullement réservée aux sociétés puissantes, dotées de moyens techniques assurés; elle est générale. Elle est en grande partie involontaire: on travaille, on agit, sans savoir ce qui adviendra comme espace; sauf à respecter des règles qu'en la matière les sociétés, instruites par l'expérience, ont pu édicter. Cette production aveugle, ou assez myope, peut finir par nuire au bon fonctionnement du corps social et à sa reproduction. Alors il doit en changer la manière,

ou se changer lui-même; faute de quoi il étouffe sous ses déchets et ses décombres, il meurt de ses erreurs géographiques. Chacun trouve sa place, ou en change, ou disparaît; les prédateurs mêmes, qui vivent de l'espace des autres, composent avec leurs proies.

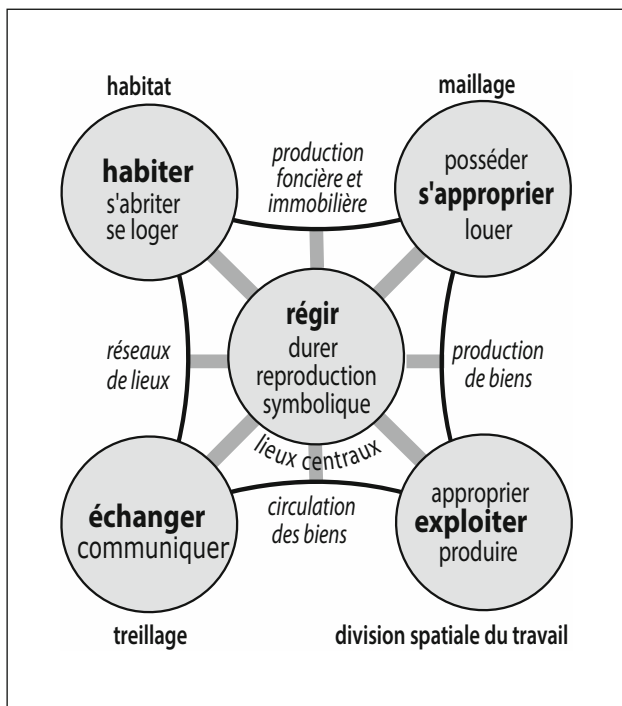


Figure 1. Fondements de la vie sociale et production de l'espace géographique. Quatre domaines majeurs des besoins et de l'action humaine sur la Terre, et un cinquième pour organiser, coordonner et reproduire, tous évidemment liés, sont à l'origine des principales facettes de l'espace géographique.

Des sociétés les plus anciennes aux plus modernes, des populations paléolithiques aux acteurs du virtuel et de l'*e-business*, cinq domaines d'action fondamentaux modèlent l'espace géographique : s'abriter, donc habiter ; s'approprier, donc partager ; exploiter, qui est « mettre en valeur » et spécifier des usages des lieux, donc spécialiser ; échanger, donc circuler et communiquer ; organiser, donc régir et gérer.

HABITER, S'ABRITER

Fréquenter des lieux est les hanter et les *habiter*. Ce verbe vient d'un terme latin qui évoque tout ensemble l'être et l'avoir, d'un vieux radical *kap* au sens de saisir, et dont dérivent avoir, *to have*, *haben*, *avere* et *haber* : être en ayant, avoir ses *habitudes*, et avoir son espace, sinon ses aises. L'être humain est habitant, habitué à des lieux, et habite quelque part. La géographie française a jadis retenti des querelles entre les tenants de l'homme-habitant (M. Le Lannou) et de l'homme-producteur (P. George). Le premier était auteur de lieux, le second était facteur de marchandises, et se voyait dans une perspective plus matérialiste. Les deux chapelles avaient raison, bien sûr, dans ce qu'elles encensaient, et tort dans ce qu'elles oubliaient. Ces disputes d'essence ont peu de sens, et l'être humain n'est point unidimensionnel. Il habite, et il produit, et fait bien d'autres choses encore. Il pense, même ; ou il croit. Et il a ses habitudes, qui sont façons d'être et d'agir : ses us, derrière lesquels les uns voient des structures agissantes, et d'autres des *habitus* (P. Bourdieu), qui peuvent se codifier en structures. Point n'est besoin d'établir imprudemment des hiérarchies : il n'est

pas *d'abord* habitant, ou travaillant, ou communiquant. Il est tout cela à la fois, cela va ensemble et fait système.

Il élit un lieu de repos, provisoire ou durable, il l'équipe plus ou moins sommairement. En groupe toujours, même si s'espacent les familles dans l'habitat dit dispersé, comme les groupes s'espacent les uns des autres : les ermites sont infiniment rares. Au sens banal, habiter, c'est d'abord s'abriter. Se loger. Et se loger c'est produire de l'espace, le peupler d'habitations, créer ainsi un *habitat*, défini comme l'ensemble des habitations dans leurs rapports entre elles et dans leurs rapports à l'environnement, c'est-à-dire au reste de l'espace géographique.

Au sens fort, habiter n'est pas seulement se loger, c'est donner vie, et avoir pris possession. Habiter produit abondamment de l'espace : des villes, des villages, des hameaux, soit les lieux habituels de la quasi-totalité de la population mondiale ; des résidences principales, d'autres qui sont dites secondaires ; des fixes et des mobiles ; des taudis et des palais ; des villes « interdites » et des ghettos. Mille sources de soucis majeurs pour les gouvernements nationaux et locaux, qui ont à traiter les conditions de vie et d'hygiène, l'urbanisme, les approvisionnements et les évacuations, les coûts techniques et les coûts sociaux des différentes formes d'habitat, les liaisons entre l'habitat et le travail.

L'APPROPRIATION GÉNÉRALE

Avec l'abri, la possession. Les groupes humains joignent à l'habitation l'appropriation d'une étendue de base. Appropriation est un mot très riche, et double, car il contient à la fois les deux

sens de la propriété : la possession et l'aptitude, le pouvoir et le possible. Un espace approprié est un espace qui est propre à quelqu'un, ou à quelque chose. L'appropriation de l'espace est mainmise et destination, prise de possession et spécialisation. L'appropriation permet de disposer d'une étendue. Elle n'implique pas forcément propriété au sens du Code civil : elle est plutôt attribution. On s'attribue une étendue, ou on la reçoit. On l'approprie à un projet, ce qui entraîne en général l'affectation, et donc l'appropriation, de ses parties à des parties du projet. Cela vaut pour la communauté et pour l'individu.

Des populations sont rassemblées, leur territoire semble continu. D'autres semblent dispersées ; mais toute diaspora est un espace, avec ses lieux, ses nœuds et ses réseaux, même s'il se niche dans les replis de l'espace des autres ; elle est ensemble de communautés liées entre elles, avec réseaux de solidarité. La diaspora est à la fois *dia-chora*, et *chora* à son tour : jetée à travers l'espace, et espace original. Les nomades ont des bases et des itinéraires bien fixés ; et ce n'est pas sans mal qu'ils les modifient quand l'événement climatique ou politique l'exige. La *jet-society* a son espace, qui exclut autant que possible les autres, et où elle recrée les mêmes rites dans les mêmes sites parfaitement repérés. Les Compagnons du Tour de France avaient et ont encore chemins, relais, marques et codes, liés par une véritable carte du territoire : un espace à eux dans l'espace des autres. Nul n'est plus attentif à son espace, et aux lieux qui le différencient, ni plus conservateur dans leur fréquentation, que le clochard « sans toit ni loi » ou le chemineau d'antan, aujourd'hui « SDF » aux chemins courts.

Il ne serait pas plus exact de dire que les uns ont un territoire, les autres non : ces espaces sont appropriés, présents à la conscience et, s'il le faut, âprement défendus. Un individu, un groupe, une activité, ne se conçoivent pas sans une place « au soleil » ; qu'on les prenne au moment de la fondation ou en cours de développement, ce n'est jamais sans espace. Chacun doit pouvoir disposer d'une étendue, qui devient un espace et s'espace des autres ; que l'on défend et dont on gère les ressources. Cela implique qu'on les connaît, ou qu'on les découvre, qu'on les entretient, les développe ou les épuise. Disposer d'un espace est le résultat provisoire d'une longue chaîne de processus et de décisions, de hasards et de nécessités. Tous les jours se refait cette place, tous les jours des personnes et des groupes créent leur place.

De nos jours, toutes les terres émergées sont attribuées à un État, espace aérien inclus, et sous-sol compris jusqu'au centre de la Terre ; une partie seulement des terres est attribuée à des propriétaires individuels, qui n'ont pas de droits sur l'air et n'en ont pas partout sur le sous-sol.

L'Antarctique est considéré comme bien commun de l'humanité ; même s'il fut vaguement découpé en parts de tarte, confiées à la surveillance, à la sauvegarde et aux expériences de quelques grandes nations. L'espace stratosphérique échappe aux États, les satellites se promènent « librement ». La haute mer n'appartient à personne ; mais on sait les multiples conflits et discussions qu'entraîne sa définition, et à quel point l'intensité de la fréquentation vaut prise de possession : tels espaces du grand large, de fait, sont russes, ou états-uniens, ou japonais, eu égard aux flottes de pêche et de guerre

qui les sillonnent quotidiennement. Les représentations et les mythes s'en mêlent : par le passé ou par la proximité, des territoires sont perçus comme « nôtres », et l'on se battrait pour eux, au-delà de toute réelle fonction d'utilité ; il y a partout des Malouines.

L'appropriation de l'espace est loin d'être seulement une affaire d'États. Elle concerne aussi des peuples sans État, mais non sans territoire ; les communautés que reconnaissent et qui subdivisent les États organisés, c'est-à-dire les collectivités locales ; les propriétés individuelles, de personnes ou d'entreprises. Et elle admet l'usage, surtout s'il est ancien, exclusif et s'il sait se faire respecter, au besoin par la force : l'espace des clans, des tribus et des ethnies, à l'époque et aux endroits où ces instances avaient ou ont encore un sens, est tout aussi jalousement approprié que l'espace des États. Autant de territoires, bien plus forts que ceux de certains États. Des agriculteurs modernes, mais fermiers, revendiquent la reconnaissance de la « propriété d'exploitation », c'est-à-dire d'un long usage de la terre d'autrui, pour obtenir le droit de la transformer, ou plus. Des résidants riches invoquent une sorte d'appropriation de leur quartier, voirie comprise, pour faire la chasse aux intrus, prétendant que soit interdit le stationnement nocturne des automobiles « foraines » et limité le temps de visite des jeunes gens. Des bandes s'attribuent des parts de la ville, en chassent impitoyablement les concurrents et marquent d'ordures les confins de leur territoire, comme le feraient des animaux ; mais c'est à coups de graffiti, sinon d'armes. Quelle que soit la façon dont on l'entend, la défense du territoire est perçue

comme condition de survie du groupe, dimension de la gestion de l'espace géographique.

Cette partition divise l'espace géographique en créant et en déplaçant des limites et des formes spécifiques. Elle marque à la fois l'affectation d'un espace propre aux éléments de base du groupe social (individu, famille, clan, etc.) et l'appropriation de l'espace aux besoins de la production. L'important est de connaître les règles de ces affectations, et la personnalité de ceux qui sont chargés de les appliquer: qui délimite le territoire, qui en affecte les éléments, quel est le degré de souveraineté dont disposent les usagers de l'espace, comment se transmet-il? C'est l'un des domaines où, en général, la liberté individuelle est fortement limitée par l'intérêt collectif: contraintes communautaires, droits d'usage des autres, réglementations modernes sur les nuisances ou l'esthétique, planification de l'occupation des sols, contiennent l'appropriation de l'espace dans des limites inégalement souples.

L'EXPLOITATION DE L'ESPACE

Cet espace dont on dispose, il en faut tirer parti, il s'agit de l'exploiter: *ce produit est moyen de production*. On n'exploite que ce que l'on s'est approprié, ne serait-ce que par location; mais l'usage, la mise en valeur ont pu fonder la possession aussi bien que l'héritage, l'achat ou le rapt. On exploite avec les moyens que l'on a: l'institution sociale et ses représentations, des instruments et des techniques, un espace organisé avec ses parties appropriées. Une partie des campagnes européennes a vécu, des siècles durant, en combinant la propriété privée des parcelles, la fixité des utilisations «centrales» du sol

(habitation, dépendances, jardin, verger, chènevière), la rotation des cultures sur chaque champ, l'assolement réglé, donc obligé, qui contraint les rotations et impose de faire les mêmes cultures sur la même portion du finage; plus la vaine pâture, qui annihile un temps la liberté du propriétaire sur une autre sole, restée vide, ou après les récoltes; la possibilité d'user plus ou moins parcimonieusement des biens collectifs périphériques; et le devoir de défense commune. Des formes tout aussi complexes, ou plus, ont été trouvées à peu près partout dans le Monde à diverses époques.

Encore, ici, le noyau du territoire est-il fixe, comme l'est son étendue. D'autres sociétés ont des modes d'appropriation bien plus instables et pourtant aussi réguliers: on sait la diffusion mondiale, à quelques variantes près, du mode d'existence fondé sur l'agriculture itinérante sur brûlis. Si certains groupes, proprement itinérants, ne reviennent pas sur les essarts dont ils ont épuisé les sols, d'autres gèrent un territoire défini. Ils défrichent par le feu des clairières, qu'ils cultivent un temps avant de passer à un autre essart. Le village suit, quand la distance devient trop grande. L'ensemble des étapes se fait à l'intérieur d'un territoire relativement étendu, et l'on revient parfois vingt ou trente ans après sur un ancien site: exemple intéressant d'appropriation d'une vaste zone de survie, à l'intérieur de laquelle on approprie aux besoins un fragment mobile de l'espace. D'autres sociétés ont au contraire une organisation extrêmement fixe, contraintes qu'elles sont par l'ampleur de leur propre investissement: édifier de complexes réseaux d'irrigation, ou des versants entiers d'étroites terrasses, a représenté une

débauche d'efforts, et imposé une extrême rigidité des structures de l'espace, et de l'affectation de ses parties. Plus intensive est l'occupation, plus stable est l'implantation.

Contrairement aux apparences, et même coûteuses, les installations lourdes des civilisations industrielles seraient en vérité moins permanentes. Si certaines marquent assez durablement l'espace, au risque de peser péniblement par leurs infrastructures, leurs bâtiments ou leurs ruines lorsqu'elles sont devenues obsolètes, il en est qui se sont effacées assez vite; certaines mêmes ont été inachevées, ou abandonnées à peine construites. Aujourd'hui, la plupart des affectations de l'espace sont programmées pour des durées réduites, quelquefois même fort courtes: un hypermarché doit pouvoir être abandonné en quelques années, il en est dont la location du terrain est faite pour neuf ans; des usines sont dans des ateliers-relais, et déménagent sans peine. Dans les sociétés à techniques avancées, l'appropriation d'une partie du territoire à une activité donnée peut donc être très mobile, constamment remise en cause.

QUALITÉS DES LIEUX, SPÉCIALITÉS LOCALES

Cette « mise en valeur » est inséparable d'une division spatiale du travail, qui contribue à spécifier les lieux en les spécialisant, selon leurs « avantages comparatifs » comme diraient des économistes. C'est le second sens de l'appropriation: on approprie le territoire à une production ou un système de production. Un point essentiel, et disputé, réside précisément dans la façon dont l'espace est affecté à l'exploitation des ressources. Une vision naïvement

rationnelle est que sa division devrait être appropriée aux aptitudes physiques de ses parties ; à leurs « vocations » dans le langage de l'immanence et de la publicité, à leurs « potentialités » dans une langue que trop d'aménageurs et même de géographes imaginent plus sérieuse. Il suffit pourtant d'étudier la plupart des plans d'occupation des sols pour vérifier que les aptitudes, vocations et potentialités ne sont que masques et incantations rituelles pour faire passer d'autres réalités, souvent un compromis ou un bras de fer entre des intérêts privés ou publics divergents. Et que les affectations des sols ont changé dans le temps, toujours avec de bonnes raisons, c'est-à-dire selon des rationalités différentielles.

Sans doute ne sont vraiment disputés que les « bons » sites, selon les avantages qu'ils semblent offrir. C'est là question d'appréciation, ou mieux de représentation. Les groupes suffisamment stables excellent à reconnaître et à exploiter des qualités physiques des lieux. La notion populaire de *terroir* correspond à cette reconnaissance : une portion de l'espace qui semble offrir un même ensemble de qualités au regard d'un état donné de la technique et du système de production. Telles plantes y poussent habituellement mieux ou plus mal qu'ailleurs ; le sorcier, ou le chamane, plus tard laïcisé sous la forme de la « sagesse paysanne » et de ses préceptes, puis de l'agronome, l'a observé et retenu. La science moderne le mesure, et parfois s'en étonne, tant ses observations peuvent s'opposer aux préceptes de ladite sagesse.

Il arrive à la « sagesse paysanne » de se contredire, et de justifier des aberrations ; elle légitime ainsi des pratiques dont on a oublié l'origine, du

moins lorsque les fruits amers des erreurs peuvent être régulièrement bonifiés par le travail. La distribution de bien des cultures, notamment des vignobles, à l'échelle d'un pays tel que la France, comme à l'échelle locale, serait riche de contresens et d'approximations si l'on ne s'en tenait qu'aux « potentialités » mesurées par les agronomes. En revanche, on sait bien tout ce que les vignobles de Champagne, de Chablis, de Sancerre, du Rhin ou de la Loire doivent aux fleuves qui portaient au loin leurs vins, aux négociants qui les diffusaient et au besoin les finançaient, à l'acharnement de leurs vignerons face aux défis de terroirs qui n'étaient point « doués », mais au contraire difficiles. Et, s'il est vrai que, pour être sublime, le bordeaux doit être issu de ceps qui « voient l'eau », gageons, en brisant une icône, que la navigation y fut au moins pour autant que le microclimat.

Le géographe observe des situations réalisées, résultats de l'action humaine ; nullement des aptitudes ou potentialités théoriques, intrinsèques, indépendantes de l'action humaine. Il arrive que ces situations correspondent assez bien à des qualités évaluables des éléments naturels, et il advient que non. Plus d'une situation peut être estimée « aberrante » sous cet angle, ce qui ne l'empêche nullement de perdurer. Les groupes humains se sont dotés d'une grande capacité à faire où ils le peuvent le nid qui leur convient, selon des critères et des motivations qui leur sont propres. Des villages s'implantent et prospèrent au cœur de terroirs indubitablement « riches », d'autres se placent en bordure, et il en est qui se perchent sur d'arides crêtes, au milieu de marais, dans tous ces endroits « impossibles » mais auxquels ils trouvent assez de

vertus, qui peuvent même être les seuls vertueux dans certaines conditions de sécurité ou de salubrité. Les populations, d'ailleurs, sont loin de mettre la même intensité à exploiter toutes les parties de leur territoire, en négligent certaines ou les mettent en réserve, et changent de tactique de temps à autre. Rien pourtant, qui ne puisse s'analyser : il est en général de « bonnes » raisons à ces habitudes et à ces mutations. Les usines du XVIII^e et du XIX^e siècle avaient besoin de place, d'accès commodes ; et, aussi, d'eaux courantes : certaines se sont enfouies dans d'in vraisemblables fonds de vallées des massifs anciens d'Europe, sacrifiant plusieurs avantages à un autre. Les gares ont été établies sur des espaces libres et amples tangents aux villes, mais ont suscité de nouveaux quartiers qui les ont emprisonnées. Les aéroports exigent de vastes espaces plats, à la fois proches et éloignés des grandes villes ; mais si besoin est, l'on en taille dans la montagne, ou l'on en construit dans la mer. C'est toujours une question de rapport entre les coûts et les avantages, soit au sens strictement financier, soit dans un calcul élargi. Il s'agit de résoudre des contradictions majeures, entre d'un côté la commodité et l'accessibilité, de l'autre les dépenses et les nuisances.

Partition et appropriation des fragments de l'espace sont en fonction de l'organisation sociale et des représentations que les sociétés se font, d'une part, de leurs besoins et de leurs moyens, d'autre part, *des qualités des lieux*. Il faut entendre celles-ci dans toutes leurs dimensions : leur coût, leur régime foncier et leur appartenances, leur emplacement et leur accessibilité, et aussi, mais pas seulement, leurs caractéristiques physiques. Combien, à qui, où, qu'est-ce que c'est : ce sont là, sur les propriétés du

lieu, des questions conjointes et même inséparables, que prend en compte tout projet d'appropriation en vue d'une exploitation. Que la décision soit bien informée et lucide, ou non, influera sur le résultat. La puissance des modèles d'organisation que contiennent les représentations sociales entre aussi en compte, et marque la décision, imposant ou non des structures spatiales. C'est de la multiplicité de décisions de cette sorte qu'est faite la production de l'espace.

COMMUNIQUER, ÉCHANGER

Dès lors que les fragments de l'étendue sont appropriés (au double sens), exploités et spécifiés, l'espace est différencié; c'est la base même de la géographie du Monde. Reste à organiser la différenciation, et d'abord à « vaincre » la distance. Toute production est localisée et suppose au moins l'accès du producteur à son lieu de travail. La spécialisation des lieux implique aussitôt l'échange entre les lieux. Elle induit des flux. La circulation est déjà dans la production : la moindre mise en valeur d'une portion d'espace, serait-ce pour la chasse ou la cueillette, suppose en effet que l'on y accède. Il faut bien aller au travail; ou, si par exception les lieux d'habitat et de travail sont confondus, acheminer les intrants et les extrants, les matières à transformer et les produits finis, sauf dans le cas purement abstrait d'autarcie parfaite et individuelle. Les champs créent les chemins, et réciproquement. Les sentiers rythment l'espace le moins « produit ». Les drailles et les pistes matérialisent la complémentarité de lieux éloignés pour le transhumant ou pour le nomade. Les usines ne tournent pas sans route, rail ou voie

d'eau, sans télécommunications. L'activité la plus immatérielle, un enseignement, une émission de radio, une conférence, une semaine de vacances, n'en exige pas moins des lieux spécialisés de production et de consommation, et des voies d'accès à ces lieux.

La spécialisation des lieux de production suppose qu'ils communiquent entre eux, et avec les consommateurs. Un objet n'est pas réellement produit s'il n'est fait que pour son seul auteur, non pour les autres; il faut qu'il soit mis à disposition: que serait un «produit» sans utilisateur? Même les sociétés les moins différenciées ne se contentent pas de consommer quotidiennement et directement leurs produits: il y a toujours un surplus, au moins momentané, dont la consommation est différée; des dons réciproques, des non-producteurs à entretenir, qu'ils soient chefs ou sorciers. Il y a toujours une activité de transfert et de communication. Les anthropologues ont abondamment décrit les «échanges silencieux» et les «dons» à l'intérieur du groupe et entre groupes qui se fréquentent peu, mais qui savent que l'autre existe et peut avoir quelque chose de différent à vous apporter. L'espace géographique est un espace de transaction.

La communication crée à son tour de l'espace. Elle a ses lieux propres, qui jalonnent l'étendue pour franchir la distance. De circulation: l'ensemble des voiries et de leurs relais, stations, gares, garages et bornes, dont les réseaux ont leurs lois. D'échange: les boutiques sous toutes leurs formes, de l'étal en plein vent à l'hypermarché, du marché périodique en rase campagne à la ville elle-même. D'entreposage, pour réunir les produits dispersés, ou pour attendre et préparer l'utilisation: le magasin et le silo,

la grotte-glacière, le château d'eau et le dépôt d'archives. D'information, avec postes et télécommunications, crieur public et kiosque à journaux, cybercafés, studios et même satellites, ces premiers lieux géographiques extraterrestres. De rencontre : parc, stade, club, boîte, coins d'échanges furtifs... Des lieux propres et appropriés, qui ont fonction de synapses, jalonnant et structurant l'espace géographique – contribuant à le produire. La fonction «logistique» est toujours présente, même si elle prend, dans nos sociétés complexes et développées, des poids accrus sous des apparences virtuelles.

GOUVERNER

Enfin, tout corps social a besoin de se gouverner, ou d'être gouverné, au sens le plus large de ce mot, quelles que soient les formes de son gouvernement, serait-il celui de la plus libre des auto-organisations. Il faut que son intégration soit assurée, sa reproduction guidée, ses conflits internes résolus ou dominés ; peut-être même, qu'il ait un projet, ou qu'il croie en avoir un. Il est à ces fins des institutions de gouvernement et de communion, productrices d'ordre, d'organisation et d'idées communes. Certaines gèrent directement l'espace. Toutes le marquent, et beaucoup très intentionnellement, comme autant de repères et de symboles, jusqu'à y instaurer la dimension du sacré. Gouverner est pris ici au sens de la cybernétique et du gouvernail, qui ont la même étymologie : c'est tracer le chemin, régir et gérer, organiser, bien plus que commander.

Régissent et gèrent directement l'espace les collectivités territoriales et plusieurs ministères, les services du cadastre et les tribunaux des eaux, les topographes

et les urbanistes, les «ingénieurs des ponts» et ceux des «mines», des «eaux et forêts» ou du «génie rural», une nuée de notaires et d'avocats; et tous leurs employés. Ils y mettent de l'organisation et des équipements, ils aménagent et, plus ou moins, ménagent. Gouvernent l'espace encore tous ceux qui le quadrillent et le nettoient de ses impuretés, le douanier et l'ilotier, l'éboueur et le milicien, le garde champêtre et le vigile, le gendarme et le cantonnier, forces de l'ordre pour le bon ordre du territoire. Ils ont leurs bureaux, leurs postes, leurs commissariats, ils ont ou avaient des signes distinctifs, avec «insignes» et «uniformes».

Ils ne suffiraient pas à assurer l'intégration et la cohésion du corps social et sa reproduction, si d'autres ne concouraient à préparer ou à forcer le consensus. Les sociétés humaines n'ont pas seulement inventé les chefs, elles ont inventé le sacré. Elles ont élaboré des moyens de communion et d'expression, et des symboles; des édifices édifiants, qui contribuent à la cohésion sociale; des lieux tabous et des lieux saints, comme autant de signes de reconnaissance, et de repères sur le territoire. Le beffroi et le château, l'église ou la «grande maison» des hommes «faits», l'arbre à palabres et le forum, le bistrot et le stade, l'école et la caserne sont en principe lieux de rencontre et de fusion. La prison, les gibets et les piloris, jadis bien exposés en place publique et sur les buttes encore dénommées la Justice en limite de territoires, en sont au contraire, parce qu'ils aliènent, les parfaits antimodèles, auxquels il convient sans doute d'ajouter l'hôpital psychiatrique, au moins dans certains pays. Des lieux de rencontre et de règlement, des lieux de fusion et de défolement renouvellent les formes

édulcorées ou symboliques des sacrifices rituels : tous les temples, et tous les cirques, les esplanades et les arcs de triomphe.

Habiter, s'approprier et approprier, exploiter, communiquer et gouverner font et refont en permanence l'espace ; créent des finages, et des territoires ; des frontières, et des passages ; le parcellaire, les voiries et les réseaux ; les points nodaux et les espaces tributaires ; les traces d'usage et les noms de lieux ; tout ce qui est dans l'espace et qui est de l'espace. Ce qui se fait jour après jour à l'intérieur des bureaux et des ateliers a beau ne pas toujours affecter directement l'espace, l'espace pourtant y prend ses formes, car cela crée des mouvements de biens et de personnes, des agrégations et des ségrégations. L'espace est trajectif, mais il ne l'est pas seulement par les relations horizontales entre les personnes et les lieux. Il est aussi fait d'invisibles structurants : les différences spatiales dans l'accumulation du capital, ou dans les niveaux de formation de la population, font partie de l'espace géographique, et leurs effets n'ont pas fini d'être évalués.

Tous ces actes quotidiens façonnent la géographie du Monde ; c'est pourquoi il nous faut nous préoccuper de leurs acteurs et de leurs raisons, ou déraison.

JEUX ET ENJEUX DE L'ESPACE

«Produit», l'espace géographique l'est inlassablement, par une multiplicité d'acteurs dont les intérêts, convergents ou contradictoires, se croisent: sa production est source d'incessants conflits. Au service de ces intérêts, les acteurs élaborent des stratégies et choisissent des tactiques, ici lucides et délibérées, là comme instinctives et portées par la pratique. Les uns sont en rupture avec l'état des choses, les autres se satisferaient de le reproduire. Qui sont les acteurs de l'espace? L'État, la collectivité territoriale, voire l'entreprise, s'identifient assez clairement dans leurs rôles et leurs stratégies de production de l'espace. Pour obscure et subtile que soit leur trace, l'individu, la famille, quantité de groupes, d'associations et des institutions supranationales ont leur part. À travers leurs intérêts et leurs représentations, tous ces acteurs jouent des jeux dont les règles sont changeantes, mais dont les enjeux et les résultats modèlent le Monde et ses lieux.

L'espace ne serait que simple étendue sans ses créateurs, qui sont en même temps ses usagers. Les producteurs de l'espace sont tous les «acteurs sociaux»; mais leurs pouvoirs sont fort inégaux. Les uns marquent lourdement l'espace, d'autres l'effleurent. Tous sont solidaires et concurrents;

ils se contredisent, mais le vecteur résultant porte les changements de l'espace, tant par les marques directes sur le terrain et les actes d'aménagement que par les transformations indirectes, l'ensemble des liaisons, agrégations, ségrégations, la différenciation et l'organisation associées.

Six grandes catégories d'acteurs interfèrent : l'État et la collectivité locale, qui ont à gérer directement une étendue ; l'autorité supranationale, parfois ; l'entreprise ; l'individu, seul ou en famille ; toutes sortes de groupes, dont le rapport à l'étendue n'est apparemment pas la première caractéristique, mais qui n'en ont pas moins des stratégies et des tactiques territoriales, c'est-à-dire à la fois *de* l'espace et *dans* l'espace. Ce sont des personnes vivantes, et des sortes de monstres anonymes ; des institutions et leurs dirigeants, dont les logiques parfois se heurtent ; des « hommes quelconques » et des ménages plus ou moins décalés. Tous agissent avec un certain sens de leurs intérêts, et selon leurs moyens et leurs représentations, ce qui leur laisse d'inégales latitudes, et bien des plages d'erreur. La géographie ne pourrait se passer d'identifier ces acteurs, de connaître ou de reconstruire leurs stratégies et leurs tactiques de l'espace, et la façon dont elles se composent : comment, autrement, comprendre non seulement les formes mais encore le sens du mouvement, le trajet des espaces considérés ?

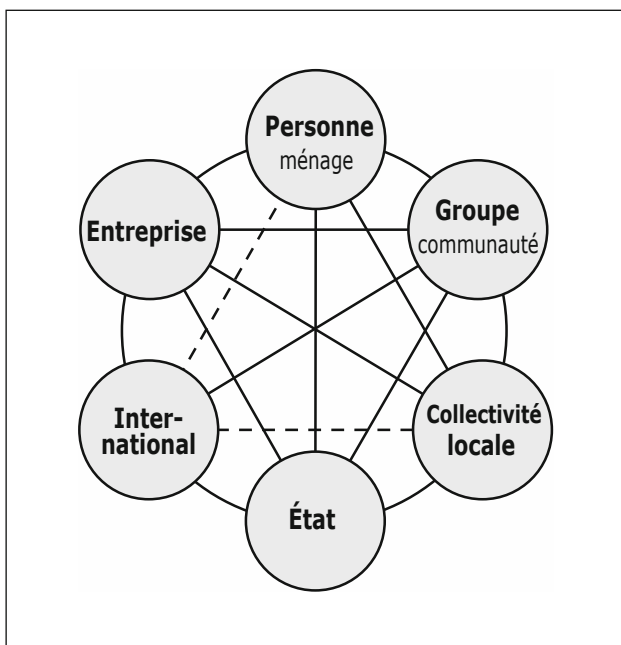


Figure 2. Les acteurs de l'espace géographique. Six grandes catégories d'acteurs, aux stratégies en partie solidaires et en partie contradictoires, et dont les moyens relatifs et les complicités sont très inégaux selon les lieux.

L'INDIVIDU ET LA FAMILLE DANS L'ESPACE

Nul ne doute que tout individu soit un producteur d'espace ; comment, et dans quelle mesure, est affaire de jugement. Des explorateurs conquérants ont contribué à ce que tel pays d'Afrique ou d'ailleurs soit plus lié à telle métropole qu'à telle autre. Des industriels ont marqué des villes et des régions

entières, parfois ils en ont créé; des architectes ont signé quelques paysages. D'artistes consacrés et même d'enfants visionnaires sont venus des hauts lieux et des lieux de pèlerinage. Des despotes ont laissé des monuments et des cicatrices. Ce sont les ornements de l'espace; ce n'en est pas le tissu commun.

L'individu le plus ordinaire, le Marcovaldo d'Italo Calvino, produit de l'espace par son piétinement, par ses travaux et par ses jours. Attaché à un lieu, il façonne ce lieu. Toute une vie, ou pour un temps. Il a ses goûts, ses préférences et quelques moyens d'action. Il est habitant, et crée ou remodèle son habitation, sans liberté là où il reproduit scrupuleusement les modèles ancestraux, avec quelque liberté là où la pression sociale et ses propres moyens le lui permettent. Il peut être entrepreneur, son action est proportionnelle à l'étendue qu'il s'est attribuée et aux leviers dont il dispose: l'artisan marque peu l'espace, l'agriculteur beaucoup, mais l'agriculteur outillé bien plus que celui qui n'a qu'un bâton à fouir. Il est mobile: sur les itinéraires fixes des déplacements répétitifs, au travail, aux emplettes ou aux jeux; sur les routes hasardeuses du voyage et du déménagement, s'il quitte le nid pour un temps, longtemps ou à jamais, ce dont il n'est pas libre toujours. Toutes ces actions, même menues, tous ces déplacements, même courts, font de l'espace. Ils résultent de décisions individuelles, et donc de stratégies individuelles; ou, du moins, qui se prennent à l'échelon de la famille, ou du ménage, dans la plupart des civilisations contemporaines. Ils viennent aussi de l'ensemble des gestes non intentionnels aux effets imprévus, de tout ce qui n'est pas décidé mais qui est accompli.

Une question est de savoir comment l'interaction de ces décisions individuelles produit l'espace, quelle est la part de l'innovation et de l'imitation dans les actes et dans les traces, comment se diffuse la nouveauté et comment elle différencie l'espace. Une autre question est d'évaluer le degré de liberté qu'atteignent ici stratégies et décisions. Son intérêt tient à ce qu'elle se pose autant à propos de la production de l'espace que de toute autre production : les individus ont leurs stratégies, mais chaque personne est enserrée dans un entrelacs de déterminations, et membre de groupes multiples, formels ou informels. La liberté absolue est aussi la solitude absolue. C'est un prix que peu sont disposés à payer, et c'est une utopie : le reste du Monde ne se laisse pas oublier. Les stratégies se jouent toujours par rapport aux autres, et ont une relation aux autres. Reconnaître et défendre la liberté de l'individu s'affirme en fonction des autres, si ce n'est contre les autres. L'individu est un être social ; c'est bien pourquoi il doit constamment revendiquer sa liberté, c'est pourquoi aussi l'on doit s'interroger sur sa capacité à agir seul, notamment sur l'espace géographique.

La plus fondamentale de ses stratégies est d'obtenir de quoi vivre : un emploi et un abri ; une place dans la production et une place dans l'espace. Par là, l'individu a toujours un côté territorial. Il est quelque part. Quelque part pour travailler, quelque part pour habiter. Une place au soleil, fût-ce sur la colonne du stylite, ou à l'ombre, fût-ce dans le tonneau de Diogène. Il s'approprie une place, même s'il n'est pas propriétaire du sol. Il est plus ou moins capable de transformer cette place, de l'ouvrir, de la céder, dans la mesure de ses moyens et de la pression

de la collectivité, qui ne saurait autoriser toutes les fantaisies en tout lieu. Il n'est de si libre pays que l'on n'y doive respecter au moins les voisins, et les lois, ainsi que des contraintes qui vont, en certains lieux qui pourtant se proclament très libéraux, jusqu'à fixer la liste des activités interdites, celle des formes des cheminées, des portes, des clôtures et des toitures, et la couleur des volets ou des voiles. Les pays qui respectent le mieux et le plus scrupuleusement les droits de l'homme sont aussi ceux qui protègent l'individu sous la plus grande masse de réglementations minutieuses, lesquelles sont autant d'atteintes à la liberté «sauvage»; car ils sont les plus *socialisés*.

La solution immédiate pour disposer de cette place double, dans la production et dans l'espace, est de ne pas bouger. Pour la plupart des individus, rester chez soi, dans la cellule natale, est en quelque sorte naturel. C'est la stratégie élémentaire, instinctive. Rester chez soi est profiter du nid, d'un espace familier, dont on apprend à tirer parti; c'est bénéficier des solidarités familiales et tribales, qui font survivre; c'est disposer d'un abri, et surtout d'un outil de travail, terre ou échoppe. Cela réussit, vaille que vaille, à des centaines de millions de personnes, peut-être même encore à la majorité des humains.

D'autres préfèrent partir. Beaucoup y sont contraints. Esprit d'aventure, recherche d'horizons nouveaux, besoin d'échapper à la pression sociale ou patriarcale, espoir d'une vie meilleure pour les uns, qui ont choisi, qui ont voulu. Obligation pour les autres, qui sont en surnombre, ou persécutés, et qui partent déchirés, rompant le lien ombilical, ou au contraire l'inversant, nourrissant à leur tour leur famille originelle par les gains grignotés au loin.

Ces départs suivent des modes et des modèles, voire de strictes filières, qui permettent de retrouver des solidarités, et des perspectives de survie dans le pays d'exil : rien de plus codifié et collectif que les migrations individuelles. Chacun retrouve une place, même si c'est dans un atelier de couture clandestin, avec lit chez un marchand de sommeil. Ces places s'agrègent et font des espaces nouveaux.

Quand la survie est assurée, quand on a de quoi « vivre », on peut songer à chercher de quoi « être » : un agrément, un « plus ». En principe, les désirs et les choix sont infinis ; en pratique, ils suivent aussi modes et modèles. On peut chercher un meilleur gain, un emploi plus assuré, une promotion, une formation, pour soi, pour le conjoint ou pour les enfants ; une meilleure qualité de vie, une évasion de vacance et de re-création. Il est en apparence bien des tactiques en ces domaines, et beaucoup de liberté de choix ; mais les cibles et les filières ne sont pas si nombreuses, et les stéréotypes sont forts : la géographie des migrations de retraités en France en témoigne amplement. Ce n'est qu'en certains lieux que l'on peut trouver un large marché de l'emploi, un environnement culturel et éducatif de haut niveau, un habitat agréable, des équipements de loisirs suffisants. Les places y sont chères, puisque ces biens sont rares, coûteux et demandés. Alors, on fait selon ses moyens, selon ses informations et selon ses représentations, ou ses croyances, et l'on s'agrége à ses semblables. Ainsi « réussissent » des espaces parce que ceux qui y viennent réussissent, ou ont réussi. Les Californies attirent les moutons de Panurge, jusqu'à saturation, et nouveaux transferts ; même les *hippies* ont changé plusieurs fois de cible, de la Californie à Katmandou, puis en Thaïlande,

puis en Malaisie et jusqu'à Palawan (Philippines); quitte à revenir vers Vancouver.

À considérer l'ensemble, la marge d'autonomie de l'individu n'est pas grande, et sa capacité à produire de l'espace est indirecte, souvent agrégée. Construire et détruire suppose quelques moyens. L'employé locataire résidant en ville ne produit ni ne change beaucoup l'espace, sauf à la rigueur par ses votes, ou par le choix de ses lieux d'achat. Mais c'est l'effet de masse qui compte, la somme des comportements individuels, interactions comprises, et non la décision personnelle. Hors de quelques nababs, c'est la relation sociale qui fait l'espace, non la personne. Migrations, choix de résidence, lieux de vacances sont guidés. Ils sont orientés par des équipements, des gradients, des coûts et des distances, et par des images et des discours qui les représentent plus ou moins bien, non sans décalages et désillusions. La géographie enregistre des actions socialisées: elle relève des sciences sociales.

Pourtant, il y a toujours des déviants. Ils prêchent dans le désert, et s'isolent en réprouvés; ou, parfois, ils finissent par entraîner. Alors se créent de nouveaux chemins, alors naissent de nouveaux paysages. Ces poètes, au sens de «créateurs», peuvent changer l'espace, s'ils ne sont plus tout à fait seuls, si la sanction sociale les consacre: il faut qu'ils soient suivis, ou leur œuvre visitée. La production de l'espace relève de la statistique et du grand nombre. C'est à ce titre que les modèles d'analyse de l'espace et d'interaction spatiale que propose la géographie sont valides. L'étude des comportements individuels apprend peu sur le sujet, qui n'est pas à leur mesure. Comme toutes les œuvres collectives,

la production de l'espace est expérience de la nécessité et de la liberté.

Aussi bien n'y a-t-il pas d'individu théorique en matière d'espace, aucun *homo spatialis*, aucun *homo geographicus* : mais des personnes vivantes, réelles, des êtres de chair, de sang et d'esprit, qui ont un métier, un revenu, une culture, qui sont hommes ou femmes, vieillards ou enfants. Ils ont donc avec l'espace des rapports différents, selon leur statut même, des rapports que d'autres acteurs, surtout des entreprises, s'efforcent de simplifier, d'organiser, de canaliser. La grande emplette du samedi à l'hypermarché crée son espace particulier, où certaines catégories se retrouvent ; la boîte disco ou les marchés aux puces en créent d'autres, pour d'autres personnes et d'autres moments. Ce sont là comportements agrégés, ce ne sont pas des comportements de groupes. À la limite, ces individus juxtaposés sont moins acteurs qu'agis.

COMMUNAUTÉS FONDAMENTALES

Des groupes, en revanche, agissent bien comme tels, et délibérément. Il est des collectivités qui ne sont pas d'essence territoriale, ou n'ont pas l'air de l'être, et qui pourtant contribuent fort à la production de l'espace. Nous relevons tous de plusieurs d'entre elles, qui relaient et amplifient notre pouvoir sur l'espace et y ajoutent une dimension propre, une originalité même.

Le premier de tous est sans doute tout simplement le groupe familial, qui transmet des cultures et des attitudes, un rapport aux lieux, voire un patrimoine localisé. Dans une vaste partie du Monde, le groupe familial, plus ou moins élargi, est essentiel,

sans même parler des grandes fratries des espaces de l'ombre, mafias, sectes et sociétés secrètes. Plus d'une de ces décisions et de ces actions qui font l'espace sont de nature familiale, et visent à la reproduction du pouvoir familial : les règles de formation de la parenté, les modes de gestion et de transmission des patrimoines sont de ces sujets que ne saurait ignorer le géographe.

Le ménage est l'unité élémentaire de bien des analyses. « L'individu » s'abrite de fait derrière lui, et existe moins que lui dans la production de l'espace. D'abord parce que c'est à son échelle que se prennent nombre de décisions d'apparence individuelle : fusion, gestion et transmission des patrimoines, choix du lieu d'habitation, de la forme du logement, relation résidence-travail, déplacements, consommations de loisirs, etc. Ensuite, parce que sa connaissance permet d'introduire les concepts de cycles de vie et de satisfaction des besoins des enfants, qui sont essentiels dans la compréhension des stratégies de la résidence, de l'emploi, de la mobilité. Aussi, parce qu'il est, avec l'entreprise, l'un des lieux par lesquels entrent en géographie les relations des genres, c'est-à-dire des hommes et des femmes, sujets d'analyses transactionnelles qui ont commencé à déployer leur richesse. Enfin, parce qu'il procure souvent la seule base statistique disponible pour approcher des données individuelles.

Au-delà de la cellule de base, et dans une partie du Monde, des groupes ethniques, peuples ou tribus, ont des us et des coutumes assez particuliers pour marquer et faire l'espace. Ils règlent comportements, division du travail, dispositions foncières, échanges matrimoniaux, rituels. L'effet est d'autant plus visible qu'ils sont minoritaires et doivent se

défendre – jusqu'au ghetto. Des sectes s'isolent, s'approprient un espace, et parfois le confisquent. Les plus puissantes, comme les Mormons de l'Utah, ont créé des villes, des réseaux et presque un État. Les Templiers ont eu un espace à eux, dont on cherche encore les trésors. L'Empire Moon fut une immense entreprise multinationale en forme de secte, qui survit à son fondateur, mort en 2012.

Toutes les religions en vérité, ou du moins les Églises, produisent directement et indirectement de l'espace, quoique à des degrés divers. Elles édifient leurs temples, leurs écoles, et cantonnent les morts. Elles ont les lieux cachés ou tabous, où officient les prêtres, et les lieux saints de leur histoire et de leurs miracles, qui attirent les foules de pèlerins, et logent les marchands. Elles ont leur administration, leurs biens fonciers et même leurs entreprises. Leurs clergés possèdent ou utilisent d'immenses propriétés, des quartiers et des villes entières. Par leurs rites, leurs interdits et leurs morales, elles produisent des architectures particulières, et des règles propres d'usage de l'espace. Il se dit parfois qu'à travers ses villes, ses maisons et ses pratiques, la musulmane, quoique la moins ecclésiastique, serait la plus « géographique » de toutes, celle dont la marque dans le paysage est la plus apparente. Mais d'autres religions d'Asie se soucient directement de l'organisation du territoire et de la « bonne » implantation des maisons et des villages ; et, si Max Weber fut fondé à relier le développement du capitalisme au protestantisme, que d'espaces ses fidèles n'auront-ils pas changés, produits et reproduits !

Hors de ces grandes formes d'encadrement de la société que constituent les familles, les groupes ethniques et les Églises, les individus sont pris

dans un réseau plus ou moins dense d'associations et confraternités, dont certaines au moins sont de véritables acteurs de l'espace. Les associations de pêcheurs à la ligne sont devenues le symbole du paisible et de l'anodin; et pourtant, que n'ont-elles fait pour l'entretien des rivières et la protection de l'environnement! Des associations agissent ainsi très directement sur l'espace, qui vont des groupements de lotisseurs aux mouvements écologistes et aux chasseurs. D'autres, notamment les mutuelles, deviennent de véritables entreprises. Les groupes de pression sont de redoutables acteurs de l'espace, qu'ils imposent une politique du sucre et de la betterave, du grain ou du lait, des travaux publics ou des routes, du fermage ou de la forêt, ou qu'ils s'opposent à un nouvel équipement. La différenciation de l'espace fait que leur action touche particulièrement certains lieux, certaines régions, et n'affecte pas les autres.

Certains groupes sont a-territoriaux; ils n'en agissent pas moins sur des lieux distincts. Délibérément, à l'instar de groupes écologistes qui visent une cible localisée, une usine, une centrale, un effluent, un parc, un aménagement. Indirectement, à travers les réglementations obtenues, par exemple des accords sur les salaires ou sur les conditions de travail, pris à la suite de pressions syndicales, et qui touchent particulièrement ou uniquement des régions et des villes du textile, de la sidérurgie ou du tourisme. Implicitement, par leur pratique même, les campagnes du centre et du nord du Bassin parisien doivent en grande partie leurs paysages, leur richesse et leur structure au «lobby» des betteraviers-céréaliers, agissant comme acteur collectif. Des clans et des camarillas s'attribuent des

• *Agrégations et ségrégations*, 307 • *Ruptures et interfaces*, 311 • *Barrières et frontières*, 314 • *Fronts, retraites et marches*, 317 • *L'espace discontinu*, 322

Chapitre 8. Les foyers et les synapses 325

Amas et nébuleuses, 325 • *L'assiette des amas*, 328 • *La structure des amas*, 330 • *Mégalopoles*, 334 • *Amas sous la menace*, 339 • *Vulcain, Cythère et l'Olympe*, 341 • *Les blancs du Monde*, 344 • *Tissus de trous et jardiniers du vide*, 346 • *Bouts du monde*, 350 • *Glacis et façades*, 352 • *La porte et le corridor*, 356 • *L'idée de val*, 360 • *Rivages intérieurs*, 362 • *Façades sur mer*, 366 • *Les grands estuaires*, 368 • *Un golfe, un cap, une péninsule*, 370 • *L'univers des îles*, 374 • *Un monde d'archipels*, 377 • *Se battre pour les détroits*, 380 • *Les isthmes, clés du Monde*, 382 • *Seuils à franchir*, 384 • *Des méditerranées*, 386

Chapitre 9. Les sentiers de la géographie 391

L'humanité crée ses espaces, 393 • *Ordre, désordre et résidu*, 396 • *Sur le terrain*, 398 • *Savoirs de l'espace*, 399 • *Le paysage comme représentation*, 402 • *Les paysages n'ont pas de sens*, 405 • *Toutes les signatures*, 409 • *Partir de l'espace, bien sûr*, 411 • *Des données localisées à la carte*, 414 • *La vertu des modèles*, 418 • *Science consciente*, 423 • *Demandes de géographie*, 427 • *Temps de la géographie, temps du Monde*, 432

Chapitre 10. La géographie dans le Monde 437

Nouveaux espaces, 438 • *Agir ou laisser faire*, 440 • *La question de la justice spatiale*, 444 • *La pression du lieu*, 448 • *Bien-être ou équité*, 450 • *Le ménage du territoire*, 452 • *Géographie de l'Antimonde*, 456 • *Espaces en marge, espaces du milieu*, 459 • *Les trous noirs*, 461 • *Le retranchement général*, 463 • *Les sas du Monde*, 466 • *Pépinières, défouloirs, porte-respect et bois d'amour*, 470 • *L'imaginaire de l'espace*, 474 • *Espace vécu, espace perçu*, 479 • *L'espace comme milieu*, 482 • *L'aliénation et les fétiches*, 486 • *Le nid, la niche et les racines*, 491 • *Le poids de la scène*, 495

• *Génie des lieux*, 500 • *Raisons et déraisons*, 505 • *L'horizon est toujours nouveau*, 506

Bibliographie	511
Index thématique	521
Table des figures	524